

La vie aventureuse de Robert-Louis Stevenson

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

L'originalité, ce n'est certes pas ce qui a manqué aux artistes anglais du XIX^e siècle, depuis Byron et Shelley, jusqu'à ce malheureux Oscar Wilde. Mais l'originalité de Stevenson n'a rien de rude ni de théâtral. Elle est faite, au contraire, de simplicité et de sincérité. Ceux qui ont lu *Le Maître de Ballantrae* ou *Prince Othon*, par exemple, reconnaîtront que l'art et la nature s'allient aussi parfaitement dans son existence que dans ses livres. Feuilletons donc le vrai roman de Stevenson, que Michel Le Bris vient de résumer de manière si attachante dans son ouvrage *Pour saluer Stevenson*.¹

Cet ange aux longues moustaches rousses, tombé dans la littérature, naquit à Edimbourg en 1850 d'une famille de bourgeoisie aisée où les choses de l'esprit étaient en honneur, mais terriblement calviniste et puritaine. Deux circonstances permirent à Stevenson d'échapper à la funeste influence d'une religion stérilisante : d'une part son père était un homme entreprenant dont le métier, non dénué de pittoresque, consistait à inspecter des phares le long de la côte d'Ecosse ; de l'autre, sa mère, quoique fille de pasteur, n'avait rien de la rêche austérité presbytérienne. C'était un esprit ouvert et charmant qui introduisit le jeune Stevenson au monde des contes, de la poésie et des légendes.

Stevenson était destiné lui aussi à faire ingénieur des phares. Quelque temps, il court les côtes ; il en garda le goût de la mer, de la

solitude et des voyages. Et puis sa mauvaise santé l'obligea à renoncer à une carrière aussi fatigante et d'ailleurs trop monotone à son gré. On l'envoie sur le continent pour combattre la phtisie. Longuement, il visite la Suisse, l'Italie, la France. A vingt-cinq ans, Stevenson est un grand diable d'Ecosse à l'air hagard, aux longs cheveux tombant sur les épaules, qui passe son temps à travers la littérature et les paysages de France. Il parcourt en périssière le réseau de nos canaux et les Cévennes à dos d'âne. Son génie s'y forma, sa destinée y prit un nouveau tour. Et d'abord, il y rencontra la jeune Américaine qui devait devenir sa femme.

Fanny Osborne était victime de ce qu'on appelait alors «une de ces douloureuses tragédies de la vie domestique, qui ne font pas de bruit dans le monde». Elle était mariée et mère de deux enfants. Les deux familles s'opposent à ce mariage. C'est en piteux état que le fils de famille arrive en Californie où il gagne sa vie comme il peut, en apprenant à lire aux enfants. Il ne meurt pas de faim, mais tout juste, et de la même encre dont il écrit ses premiers chefs-d'œuvre, il noircit le cuir de ses bottes éculées. Stevenson, tombé gravement malade, est aux portes du tombeau. Son père l'apprend, pardonne et rétablit la pension du fils prodigue. En même temps, sa compagne se trouve enfin libre de lui accorder sa main.

Fortune, situation, santé, Stevenson avait tout perdu dans cette héroïque et romanesque quête du bonheur. Il eut pour-

tant cette chance incroyable de le trouver. On citerait peu d'unions plus extraordinaires, échappant davantage aux conditions courantes de la vie et en même temps accompagnées de plus de félicité. Ce qui ne l'empêcha pas de cracher le sang comme Chopin, de posséder un yacht comme Jules Verne et de finir à Samoa comme Gauguin, à l'âge de quarante-quatre ans, préférant à toutes les sociétés celle des Polynésiens, les plus doux des anthropophages.

Héros et aventures

Il laissa vingt-quatre livres, dont les plus fameux s'intitulent *L'île au trésor*, *Docteur Jekyll et Mister Hyde* et, mon préféré, *Le Maître de Ballantrae*, l'histoire de deux frères qu'une mutuelle haine pousse à la destruction : Henry Durrisdeer, fade et loyal sujet du roi d'Angleterre, et le maître de Ballantrae, ténébreux et bouillonnant tenant des Stuart détrônés !

Henry James disait que Stevenson préférait Alexandre Dumas à tout autre romancier, y compris Scott et Balzac (et l'on sait quel amour il portait au d'Artagnan du Vicomte de Bragelonne). James ajoutait qu'il y avait quelque humilité dans cette admiration. Et, de fait, les intrigues de Stevenson sont souvent dignes du père de *Monte-Cristo* tant elles sont variées et paraissent n'obéir qu'à l'arrogante et désinvolte distraction des événements. Mais Stevenson y apporte une finesse d'exécution dont Dumas eût été incapable, sans parler de la psychologie, qui l'approcha directement d'un Barbey d'Aurevilly. Il a donné au roman d'aven-



Dr Jekyll and Mr Hyde (1932), remarquable adaptation cinématographique de Rouben Mamoulian.

tures, sous sa forme la plus franche en apparence, sa plus haute qualité d'art.

Nature aristocratique douée pour la perfection vive de la beauté, sensible aux délicates nuances de l'idée et du verbe, il est retenu par un fond de tempérament chaste, presque puritain, dans le registre des sensualités intérieures de l'âme. En un sens, il a toujours écrit *Virginibus puerisque*, et son effort d'artiste a voulu mêler à la pureté juvénile des thèmes et à je ne sais quel agenouillement chevaleresque devant les femmes, le scrupule d'une maturité raffinée. En réalité, les personnages de Stevenson sont auréolés, tels les

dieux d'Homère, d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie. Insensibles aux fatigues de tant d'aventures où les jette inlassablement leur bouillant créateur, ils semblent infiniment dispos pour des nouveaux combats. Et l'on peut se demander si le charme de cette narration ne découle pas justement de l'exquis suspens dont elle est tissée.

Ecosse de sacripants

Dans un article, quelque temps avant sa mort, Stevenson parle avec attendrissement de «cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon, et qui a porté notre cerveau, qui nous entre par les yeux et dans le cœur aux premiers moments de la vie, et qui est comme le cœur concentré de l'autre et grande patrie». De cette patrie-là, Stevenson a été, après Walter Scott, le poète et le romancier.

Ses romans écossais, *Les Aventures de David Balfour*, *Catriona*, *Le Maître de Ballantrae*, *Le Prisonnier d'Edimbourg*, sont certes très différents de ceux de Walter Scott. Ils n'ont pas la prodigieuse abondance, la nonchalante et intarissable création de personnages inoubliables, tels que le Prince héritier de *Redgauntlet* et le Cromwell de *Woodstock*, qui restent l'apanage du maître. A bien des égards, pourtant, ils ne sont pas indignes de la comparaison.

Stevenson lui aussi s'est imprégné des scènes et des gens du terroir. Ses paysages, plus intenses, lumineux et fictifs, comme dans une miniature, profitent de l'accoutumance par laquelle, au cours du XIX^e siècle, les aspects grandioses de la nature s'étaient dépouillés des derniers restes de leur sauvagerie. Mais Stevenson a corsé sa peinture d'un sens du fatum et d'une fascination pour le Mal, qu'il tenait indubitablement de son héritage calviniste prédestinationniste, qui sont absents de l'œuvre de Scott, sur qui pèse trop souvent le triste halo d'une saine

moralité. Mais n'est-ce pas là précisément le privilège des pères ? Stevenson traite d'une Ecosse de sacripants altiers, d'un pays marqué, non par le pittoresque mais par une dure et hiératique solennité, d'une civilisation tribale, régie par des rapports personnels de vassal à suzerain, tout à la fois charmants, répulsifs et tragiquement efficaces. L'Ecosse de Stevenson, avec ses fidélités dynastiques et ses causes romanes perdues, n'est pas seulement une figure mythique pour laquelle des gens tuent et meurent, mais est également une forme de folie, qui n'est pas tout à fait innocente, en même temps qu'une lubie d'adolescent.

Ce que nous nommons sang charrie de bien étranges hérédités. Et tout se passe parfois comme si les morts n'attendaient qu'une étourderie de notre part pour venir prendre possession de nos âmes. Ce qui fait d'excellents thèmes pour romans et nouvelles peut devenir ainsi un engrenage par quoi l'être divisé sent vaciller sous lui les fondements d'une vie en apparence simple et lumineuse, agrémentée de-ci de-là de quelques fantaisies. Commence alors une toute autre aventure, qu'on pourrait appeler *spirituelle*, à condition de bien définir le sens du mot, et dans laquelle la sauvegarde de *l'esprit* est bien plus hasardeuse qu'on ne le pense.

Lumière et ombre

La problématique centrale de l'œuvre comme de la vie de Robert-Louis Stevenson tourne de manière obsédante autour de ce sésame, qui en a conduit plus d'un à la folie et quelques autres au génie. Considéré dans l'ensemble de son œuvre à la lumière d'un tel affrontement, Stevenson, tant artiste qu'aventurier, s'affirme comme l'un des écrivains introspectifs les plus téméraires du XIX^e siècle. On ne lui trouverait d'égal, dans cette psychologie des profondeurs, que Henry James et Dostoïevski. L'ampleur

de son combat illustre de façon exemplaire la lutte sans merci que se livrent en un même être la passion du Bien et l'appel des démons destructeurs.

Un roman comme *David Balfour*, où l'on voit le jeune héros se mettre sans cesse dans des situations impossibles par amour, amitié, courage, honneur, devoir et droiture d'âme, ou encore *L'Île au trésor*, l'un des romans les plus heureux qu'il soit donné de lire, ont beau avoir révélé Stevenson au monde, l'on aura soin de ne pas oublier la part sombre, menaçante, diabolique et luciférienne de son œuvre, sous peine de faire du Bien une simple abstraction ou une simple niaiserie. Pour avoir, semble-t-il, résisté victorieusement à ses fantômes, l'auteur du *Club du Suicide* fait d'autant plus la part à la lumière qu'il sait de quoi l'ombre est faite.

Avec *Le cas étrange du docteur Jekyll et de Mr Hyde*, dont la première version, jugée trop autobiographique, fut détruite, nous sommes loin de la sereine rassurante opposition des vertus et des vices de *L'Île au trésor*. Ici le dédoublement s'opère avec une effroyable ampleur. De même, dans la nouvelle intitulée *Markheim* où le héros, devenu soudainement assassin, s'écrit : « Ne voyez-vous pas que je hais le mal ? », Olalla, elle, renonce pathétiquement à l'amour afin de ne pas perpétuer sa race, qu'elle sait tarée, tare à laquelle, miraculeusement, elle a pu échapper. Et que dire de l'impitoyable lutte opposant deux frères qu'un même sang pousse à une mutuelle destruction ?

Le virus du mal

Un sombre manoir gouverné par un vieux père sévère, lecteur de Tacite et de Sénèque. Deux frères ; l'un taciturne et rangé, vertueux et économe, laborieux et terne, Henry, sera le repoussoir de James, brillant, insouciant, libertin, dépensier, et apprécié. Quand le conflit éclate entre le prétendant jacobite et le souverain légi-

time, Henry prend le parti de l'ordre établi, et donc ne change rien à son existence. James, lui, court partager les espérances du roi sans royaume. Une fois la romance interrompue, pros crit, il ira jusqu'au bout de l'illégalité et demandera la fortune non plus à l'illusion mais au crime.

Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, on voit - chose extraordinaire - la personnalité du bon Henry complètement infectée par celle de son frère retors, mauvais ange byronien que Stevenson avait désigné à la réprobation publique. De persécuté, Henry devient persécuteur de son bourreau et se délecte des humiliations publiques qu'il lui inflige. Malade, Henry ne survit que porté par la haine qu'il voue à son frère. La mort de James, en ôtant à Henry l'objet de sa haine, le délivre de la vie.

En faisant de James la victime de celui dont il était le bourreau, Stevenson ne démontre pas l'abolition des pôles antinomiques du Bien et du Mal, il proclame leur inversion. Au terme de ce livre de fascination, de mort et d'angoisse, au terme de cette guerre des nerfs qu'est *Le Maître de Ballantrae*, le mal se libère et Stevenson avec lui. Vengeance de l'art sur la morale. A moins que la littérature elle-même ne soit le Mal, comme quelques-uns sont enclins à le penser. *Le Maître de Ballantrae* n'est pas plus un roman d'aventure que *Moby Dick* n'est un roman maritime. Pour Stevenson, l'aventure est la victoire du Mal. C'est pourquoi son œuvre, de facture aimable, certes, est, comme celle de Perrault ou de la Comtesse de Ségur, à ne pas mettre dans des mains innocentes. Mais quelles mains sont encore innocentes ?

« Quand le roman fut terminé, écrit Fanny Stevenson, nous descendîmes l'escalier en nous tenant la main comme des enfants terrifiés. »

G. J.

¹ Flammarion, Paris 2000, 306 p.